

Un entretien avec... Albert DOYEN



ALBERT DOYEN

— Voyez-vous, c'est au XII^e siècle que j'aurais voulu vivre... On brûlait bien, de-ci de-là, quelques malcontents ; mais, somme toute, y était-on moins libre, moins heureux qu'aujourd'hui ? Et puis, je m'imagine si bien passant ma vie sur le chantier de quelque « folle cathédrale »...

— Comme ymaigier ou comme maître d'œuvre ?

— Mais non, Monsieur, comme aide-maçon...

Cela m'est dit d'une voix un peu basse, mais avec un tel « accent vrai », par un homme petit, trapu, à la poignée de main franche et qui prend pour règle de vie le mot de Kundry : Dienen — servir. Une mèche de cheveux grisonnante retombe avec obstination vers un regard clair, vers un regard de poète. Est-ce parce qu'il cite

— sans le dire — Paul Verlaine ? Je pense au Gaspard Hauser du pauvre Lélian, « riche de ses seuls yeux tranquilles ».

Le cadre, cependant, n'a rien de médiéval : c'est un atelier d'artiste, intime et vaste à la fois. Au fond, un large vitrail taille un pan de nuit — Paris, le ciel — dont les lueurs forment un vague halo autour d'un Beethoven placé au centre de la tablette. Et le fracas de la ville ne devient, là-haut, qu'une petite rumeur autour du Grand Sourd.

Le désordre un effet de l'art ? Tout, ici, est dans un ordre sans défaillance. Des rangées de livres ou de partitions jusqu'à hauteur d'homme. Plus haut, quelques belles toiles dans une gemme sobre et soutenue.

Il m'est facile d'orienter tout de suite la conversation vers la musique : l'encre sèche encore sur les feuillets qui encombrant la table massive, sous la lampe...

— Un grand travail, m'avoue fort simplement Albert Doyen. Dès mes débuts, je me sentis la vocation d'écrire pour le théâtre : j'y vais, j'espère, débiter. C'est que j'ai mis des années à trouver le vrai poème dramatique que je cherchais. Le livret banal, c'est là, à mon sens, la cause de la chute de tant d'œuvres musicalement intéressantes. Or, le grand sujet légendaire et humain, je crois l'avoir découvert. Ce n'est pas d'hier, d'ailleurs, puisqu'il y a bientôt trente ans que j'achetai, sur les quais, l'Aschverus d'Edgar Quinet. Personne ne lit plus Quinet. Je le lus. Je fus emballé. Mais la difficulté commençait. Il fallait, du livre, tirer un drame possible. Je vous fais grâce des notes amoncelées, des abandons, des reprises... Je trônai l'attente en composant autre chose. Bref, il y a trois ans, nous primes, un ami et moi, la chose à pleines mains. Enfin, l'été dernier, j'y mettais le final point d'orgue et j'espère, pour Pâques, en avoir fini l'orchestration.

— Le sujet ?...

— Le sujet, Monsieur, est immense. Le Juif maudit par le Christ erre à travers les âges jusqu'au Jugement Dernier. Là, il sera racheté, mais il demandera à se remettre en route vers le monde à venir, comme s'il y avait encore des hommes à sauver. A cette vaste épopée, il faudrait un vaste cadre. Il faudrait aussi un metteur en scène hardi — ça se trouve — et qui comprit les larges mouvements de foule. Je voudrais, pour la fin, la Vallée de Josaphat, avec ses multitudes traitées comme par un primitif... C'est par l'orgue que j'ai d'abord découvert la musique : l'organiste de la Cathé-

drale de Châlons-sur-Marne m'ouvrait alors sa tribune, le dimanche. Je suis de naissance — un peu comme vous, n'est-ce pas ? — de ce dur pays ardennais...

— « Où vit une race pleine d'étranges rêves », a dit Shakespeare. Un nom ? Une date ?

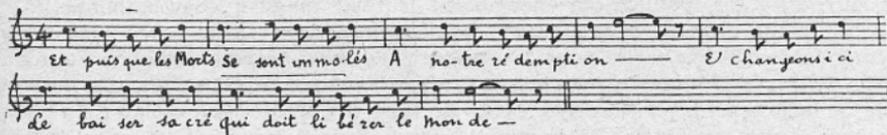
— Vendresse, 3 avril 82. A Paris, j'ai retrouvé l'orgue avec Widor.

— L'orgue, instrument « unanime », dirait votre ami Jules Romains...

— J'écrivis, à cette époque, une Sonate pour le piano (ce n'était pourtant pas encore revenu à la mode), une autre Sonate pour le violon, de la musique de chambre : un Trio, un Quatuor. Et je ne vous cite que pour mémoire mes recueils de chant sur des poèmes de Verhaeren, de Vildrac, de Nietzsche, de Duhamel, de Verlaine ou d'André Spire...

Pour mémoire. Car on dirait volontiers que ces délicieux cahiers de lieder, comme la suite pour piano intitulée *Intérieurs*, tout parfumés de quiète intimité, ne sont que les délassements dans « l'œuvre » d'Albert Doyen, cette œuvre dont les titres seuls disent l'esprit : ce sont *Le Chant Triomphal*, *Les Voix du Vieux Monde*, *L'Hymne pour la Fête des Nations Assemblées*... Les caractéristiques de cet art ? Une écriture opposée au principe, à tout pittoresque ; une pensée intérieure nourrie de méditation ; une composition d'allure décorative, avançant par larges masses et grands pleurs, simple comme une fresque ou comme une liturgie et qui tend presque à être, ou à devenir « anonyme ». Car, avant même que n'existent ces *Fêtes du Peuple*, qu'il a fondées et qu'il dirige, c'est pour elles qu'Albert Doyen écrit, en 1904, *Les Noces de la Terre et du Soleil*, avec St-Georges de Bouhélier ; pour elles, dès 1911, *Le Chant Triomphal* de Hugo, et, dès 1913, *Le Triomphe de la Liberté*, de Romain Rolland ; enfin, dès 1917, *Le Chant de Midi*, fête pour la Commémoration de tous les Morts, du pauvre et grand Chennevière. *Le Triomphe* fut primé par la Ville de Paris en 1913 ; mais, *Le Chant de Midi* y fut refusé en 1922. En 1923, il écrit *Les Voix du Vieux Monde*, avec Georges Duhamel.

— *Le bel été, me dit-il, là-bas, dans la petite vallée du Sausseron ! Duhamel m'apportait le matin la page de la nuit : c'était Dans la Forêt, Ronde, L'Oubli, Patience ou Le Chant d'Espoir, etc... Je lui montrais le soir, le labeur de ma journée. Après ça, j'ai encore écrit Le Chant d'Isaïe, le Prophète, et avec Chennevière encore, Le Chœur pour toutes les Fêtes. Là, comme ailleurs, j'ai voulu que l'auditeur, que le peuple idéal pour qui j'écris, ne reste pas ce personnage passif, à la face grise d'ennui, dont parla Debussy. Dans Le Chant de Midi, entre les personnages sans nom : la Jeune Veuve, la Mère douloureuse, l'Enfant sans père ni mère, j'ai fait place, pour un final unanime, à ce personnage au cœur réellement innombrable : la Foule. Ecoutez un instant : croyez-vous que ceci soit plus difficile à retenir qu'une rengaine de café conc' ?*



Et Albert Doyen, pour m'en persuader — ce qui est aisé ! — s'est mis au piano. Il chante à voix sourde. Mais la musique n'est-elle pas toujours un art d'incantation ? Ou bien, comme on a parfois traité Albert Doyen de romantique, est-ce la simple contagion du milieu ? Il me semble soudain que, dans les angles de cet atelier, une petite foule s'est levée, attentive, immobile, fervente. Bien mieux que deux amants, comme le voulait Goethe, un musicien, c'est toujours un peuple assemblé. Ils sortent du peuple ceux-là, d'où sort tout ce qui est grand. Ils sont simples, droits de cœur, d'esprit joyeux. Sans doute, pour eux tous, la vie est-elle quotidienne. Bah ! ils savent — Verlaine, que me veux-tu ? — que c'est une œuvre de choix qui veut beaucoup d'amour. Et pourquoi ? C'est qu'Albert Doyen vient de leur dire, de sa voix cordiale : — *Allons, mes enfants*...

Mais, c'est fini : je n'ai été distrait qu'une seconde, et je clos la romantique parenthèse.

— *Allons, mes enfants : nous allons reprendre St Jean ou la Messe en ré. Et il faut voir alors, ajoute-t-il, quel enthousiasme ils y mettent ! La Messe ! La Passion !*

Parsifal ! Et l'immense et chère Neuvième ! Ah ! je les connais si bien maintenant : depuis quinze ans, Monsieur, que je suis avec eux, parmi eux, presque chaque soir...

Et la question (n'étais-je pas venue pour celle-là ?) :

— Alors, dites-moi comment vous les avez connus ?

— *Mais le plus simplement du monde.*

Et c'est le plus simplement du monde aussi qu'Albert Doyen me raconte une des plus merveilleuses aventures de la musique de notre temps. Seulement, que les sceptiques, les abstracteurs de quintessence, que les « malins » auxquels on ne la fait pas, que tous ceux pour qui la musique n'est qu'une façon d'algèbre intellectuelle, ne lisent pas plus loin : ils ne comprendraient pas. Mais que s'émeuvent ceux qui, tout en aimant d'autres formes de l'art (et qu'ils en soient sûrs, celles-là, Albert Doyen les aime comme eux !) croient encore que les cœurs ne sont pas loin d'être d'accord quand les voix sont accordées, et que la musique est la plus divine amitié et la plus vivante paix parmi les hommes...

— *Le plus simplement du monde, reprend-il. Je ne vous raconte pas les quelques essais de chorale populaire qui avaient été tentés dès avant-guerre, puisqu'aussi bien les vrais Fêtes du Peuple ne datent que de l'armistice. Dès décembre 1918, nous préparions nos premiers concerts, et au printemps suivant, nous pouvions donner la Neuvième et le final des Maîtres Chanteurs. Vous vous souvenez, n'est-ce pas, de la devise du vieux Sachs ?*

« Art et peuple fleurissent ensemble,

« Telle est ma pensée à moi, Hans Sachs... »

Cette pensée, c'est aussi la sienne, à lui, Albert Doyen. Bien mieux, c'est la devise de sa vie. Et serait-il si ridicule de se rencontrer avec un cordonnier-poète, lorsqu'on a le sublime regret de n'avoir pas été un gâcheur de plâtre, au XII^e siècle ?

— *Et depuis, reprend Albert Doyen, après un petit silence, nous avons duré. Vivre c'est durer. Nous avons vécu. C'est le grand miracle. J'ai fait de mon mieux pour semer le bon grain, comme le demande le maître de l'Evangile, et j'ai été récompensé au centuple. Des concours me sont venus. J'ai maintenant un orchestre à côté de la Chorale. Nous en sommes à notre cent soixantième concert. Nous n'avons dans nos programmes oublié personne, ni Jean-Sébastien Bach, bien entendu ! Il suffit de voir la ferveur joyeuse que montrent mes amis quand je leur dit : — Allons, mes enfants, reprenons Saint Jean...*

— Cela est bel et bien. Mais pour les préparer à Saint Jean, vous avez dû leur apprendre le rudiment, le solfège ?

— *Pas du tout. Le solfège, cela s'apprend précisément dans les Chorals des Passions. Il faut seulement se montrer sévère, juste, et ne rien tolérer des habitudes prises à l'école des pousseurs de romances en plein vent.*

— C'est merveilleux ! Et qui donc prétendrait encore que le chant choral n'est point acclimatable en France ?

— *Voyons ? me dit Albert Doyen, avec une nuance de reproche, vous voulez rire : avec un terroir qui a donné Debussy et Berlioz ! Car nous n'avons négligé personne, je le répète. Nous avons donné Roméo, la scène finale de Fervaal, la Vie du Poète de Charpentier ; nous donnerons bientôt Les Troyens, tout en même temps que l'ouverture de La Muette de Portici. C'est, allez-vous dire, que j'élargis, autant qu'il est possible, le domaine musical, et reste partisan, ici comme ailleurs, d'une « liberté sans rivages ». Il y a des musiques que j'aime et que j'admire, Bach, Beethoven, Wagner, par exemple... ; d'autres que j'aime sans admirer ; d'autres encore que j'admire sans aimer. Et puis, il y a aussi la musique qu'exile un imbécile ostracisme : toute celle de la Révolution qui reste presque à découvrir.*

— La Révolution : un grand drame lyrique, avec Chénier comme poète, David comme décorateur et Gossec comme musicien.

— *La formule est... amusante ; car il y a autre chose tout de même dans cette communion de l'art et du peuple, dont la Renaissance avait consacré le divorce. J'ai retranscrit bon nombre de ces œuvres. J'ai pu les faire éditer. De tout quoi, on m'a parfois bafoué comme romantique, — ne vous l'ai-je déjà dit ? — ou pire...*

— Et puis après ?

— *Il me suffit de me souvenir de Wagner qui, pour moi, reste le maître. « Un jour, dit Wagner, nous pourrions unir nos efforts, en vue d'une action collective libre,*

par amour de l'œuvre d'art elle-même et non dans un but INDUSTRIEL extérieur. » J'y suis déjà quelque peu parvenu. Le meilleur de ma vie, c'est aux Fêtes du Peuple que je l'ai passé. Si je suis un peu meilleur, c'est à cause de la discipline intellectuelle et morale qu'on y pratique. Et beaucoup de ce que je sais, c'est là que je l'ai appris...

— *Et c'est ça, dit Albert Doyen, en refermant son piano, c'est bien ça, je crois, l'art du peuple ! L'Art vrai du vrai Peuple ! Il y a quelques années, Monsieur, j'avais été en rapport avec le directeur d'une maison d'enregistrement phonographique. — « Ah ! populaire, me dit cet industriel avisé et rond en affaires. Populaire ? Très bien ! Très bien ! Voyons ! Vous pourriez peut-être bien nous donner Le Credo du Paysan (1). Le pauvre homme ! Dire qu'il n'aura jamais compris pourquoi nous chantions le Final des Maîtres, le Final de la Neuvième ou la Messe en ré, ni pourquoi mes braves amis ont la fièvre aux lèvres et le cœur qui leur saute dans la poitrine, quand je leur dit simplement : — « Allons, mes enfants, nous allons reprendre la Passion selon Saint Jean... »*

JOSE BRUYR.

(1) Si je me trompe, ce n'est pas de grand'chose. Mettez que ce soit L'Angelus de la Mer (J.B.).